

professeur au Jardin des plantes où il devait accomplir les travaux qui ont créé sa gloire et ajouté à celle de son pays.

Mais je ne puis entrer dans ces détails biographiques, et il me suffit d'avoir prouvé que, de quelque côté que l'on jette les yeux, on voit la médecine coopérant aux progrès des sciences naturelles par les hommes qui se sont formés dans son sein, aussi bien que par les méthodes ou par les faits qu'elle leur a transmis.

Et ce n'est pas par une coïncidence fortuite qu'elle a été la pépinière d'où sont sortis tant de chimistes ou tant de naturalistes. Ce fait s'est accompli par des causes en quelque sorte nécessaires. Dans le cours du XVI^e et du XVII^e siècle, les médecins qui, pour éclairer une question obscure, pour perfectionner ou multiplier les agents thérapeutiques, avaient besoin de connaître avec précision, soit des corps, soit des phénomènes naturels, ne trouvaient pas à côté d'eux des savants qui pussent résoudre les problèmes qu'ils avaient soulevés. Privés d'un guide suffisant dans la science contemporaine, ils faisaient eux-mêmes les expériences chimiques ou les observations dont ils avaient besoin sur les animaux et les plantes, et ils étaient ainsi conduits, non seulement à connaître ce qui avait été fait avant eux, mais à perfectionner la science par leurs propres découvertes.

Cette tendance est devenue moins active depuis le commencement du dernier siècle ; le grand nombre d'hommes spécieux qui, depuis cette époque, se livrent à de recherches sur chaque ordre de connaissances, l'a rendue moins nécessaire, et cependant elle est loin d'être éteinte, et ses effets, quoique affaiblis, se continuent de nos jours. Un coup-d'œil jeté sur les hommes qui siègent dans les diverses sections de cette Académie, montrent que, parmi nous, l'étendue et la variété des travaux auxquels peut se livrer le médecin sont comprises